

ALENA PODHORNÁ
(BRNO)

PARLERS ARGOTIQUES : COMPARAISON MORPHO-
SÉMANTIQUE ET FORMELLE – EXEMPLE DES
« ARGOTOPONYMES »

Avant de parler des spécificités toponymiques en argot dans les cités françaises, il faut tout d'abord éclaircir le champ de recherche de l'argotologie et la notion même d'argot même. En effet les conceptions, mutuellement convergentes dans les pays de l'Europe centrale, diffèrent de l'approche du problème en France. Tandis qu'en France l'argotologie est un domaine perpétuellement analysé depuis quelques décennies en étroite liaison avec la sociolinguistique, en linguistique tchèque, ce champ d'investigation n'est pas encore défini comme un champ autonome et reste dans le cadre de la stylistique¹ (l'argot étant considéré comme un niveau inférieur de la langue parlée).

Il en est de même pour la notion d'argot : l'argot dans son sens français ne correspond pas au mot « argot » en tchèque. Le champ sémantique de ce mot est beaucoup plus restreint en linguistique tchèque, où l'argot est défini comme *le parler secret des groupes socialement isolés, issus de l'ancienne « pègre »*², donc assumant uniquement la fonction cryptique. Malgré les tendances récentes à redéfinir ce terme en l'étendant aux argots dits « sociologiques »³, il reste loin d'être un équivalent terminologique au sens de l'argot moderne français. Pour ce que l'on comprend actuellement par argot en français, il vaudrait mieux le rendre par le terme tchèque de « slang » (conformément à la terminologie anglo-américaine), suivi d'un épithète précisant de quel groupe social il provient.

¹ Il faut néanmoins souligner que la stylistique tchèque prospecte toutes les couches de la « langue nationale » y compris les formes non-écrites. En revanche, la stylistique française n'est attachée qu'aux textes littéraires.

² Jan Chloupek et al. : *Stylistika češtiny*, SPN, Praha, 1991, p.58.

³ Alena Jaklová propose deux variantes pour l'actualisation du terme d'argot : 1) n'associer la notion d' « argot » qu'aux argots historiques (c'est-à-dire de respecter la définition du début du XX^e siècle) et pour toutes autres formes contemporaines utiliser le terme de « slang » avec spécification du milieu d'où il provient ; 2) associer l'argot aux quelques groupes sociologiques contemporains, à condition de redéfinir les fonctions de cet argot (Alena Jaklová : *Budeme argot nově definovat?*, In : Slovo a slovesnost, 60, 1999, pp. 293–300).

Aujourd'hui même, la notion d'argot, pour les non-linguistes, reste liée à l'argot parisien du début du XX^e siècle, c'est-à-dire à l'argot de la pègre, des truands, plus tard des Apaches et finalement des vieux bistrotiers, à des fins purement cryptiques. On voit donc qu'en France aussi, le chemin aboutissant à la définition actuelle de l'argot n'est pas directe. Dès le début, l'argot était compris comme le langage artificiel d'un groupe fermé aux non-initiés, dont le lexique a été enseigné en secret aux nouveaux adeptes de la pègre. La fonction *cryptique* a été maintes fois réattribuée à l'argot en mettant en relief la fermeture de la société en question. Dans les premiers essais de donner à l'argot une définition plus large en introduisant les fonctions *conviventielle* et *identitaire* (cf. Gaston Esnault, Albert Dauzat, Pierre Guiraud, etc.⁴), on observe peu à peu que l'argot n'est plus attribué au seul parler de l'ancienne pègre, mais également aux groupes sociaux temporaires qui inventent de nouveaux lexèmes à des fins *ludiques*. Dans cette perspective, Denise François-Geiger⁵ propose d'appeler « Argot » au singulier l'argot historique (c.-à-d. le langage secret des malfaiteurs jusqu'à Vidocq) et « argots » au pluriel toutes les formes plus récentes (dès les premiers recueils lexicaux jusqu'à nos jours). À l'intérieur de ces « argots » au pluriel, l'argotologie française compare diachroniquement deux variantes fonctionnellement différentes des argots : l'argot parisien de la « basse » société ou « *argot traditionnel* », voire « *vieil argot* » (dont l'essor lexicographique date du début du XX^e siècle) et l'argot contemporain de la banlieue parisienne lié aux jeunes issus de l'immigration, dit « *argot des jeunes* » ou « *argot des cités* ». Comme le souligne Jean-Pierre Goudaillier, la *fonction crypto-ludique*, si importante dans l'argot traditionnel, diminue dans l'argot des cités au profit de la *fonction identitaire*⁶. Il est possible de parler d'*argot* dans cette nouvelle variante de français parlé compte tenu des thématiques classiques du vieil argot, telle que la prison, la police, l'argent et le sexe qui y sont conservées, auxquelles s'ajoutent les nouvelles thématiques liées aux problèmes actuels (drogue, chômage, cohabitation des nationalités).

Ce chevauchement des fonctions en argot de toutes les époques le distingue du parler populaire, même si la ligne de démarcation n'est pas toujours nette. Avec la vulgarisation des termes argotiques, qui perdent leur caractère cryptique, la langue populaire s'alimente de ces nouveaux lexèmes ; au mot tchèque « slang » correspond donc de ce point de vue le terme d'« *argot commun* »⁷. Du

4 cf. Gaston Esnault : *Dictionnaire historique des argots français*, Larousse, Paris, 1965. Albert Dauzat : *Les Argots : caractères, évolution, influence*, Delagrave, Paris 1929. Pierre Guiraud : *L'argot, Que sais-je?*, n°700, PUF, Paris 1973.

5 Denise François-Geiger : *L'Argoterie; recueil d'articles*, Sorbonnargot, Paris 1989, pp. 91–104.

6 Jean-Pierre Goudaillier : *Comment tu tchatches! Dictionnaire du français contemporain des cités*, Maisonneuve&Larose, Paris, 3^e éd., 2001, p.14.

7 Terme propagé par Denise François-Geiger. Elle le définit comme l'argot usuel « qui est constitué de termes anciens, éventuellement révivifiés, de termes récents plus ou moins spécialisés, empruntés aux argots les plus divers, de termes à la mode [...] et qui tend à s'infiltrer dans la langue commune, populaire ou non ». (Denise François-Geiger : *L'Argoterie*, op.cit., p. 93).

point de vue fonctionnel, il diffère des argots cités ci-dessus du fait de la mise en valeur du caractère « *familier* » de son usage.

En appliquant la recherche toponymique aux résultats de l'argotologie moderne, on constate que *le toponyme*, c.-à-d. *le nom de lieu*, fonctionne comme toutes les autres unités du système de la langue, y compris le niveau de la structure argotique, le toponyme utilisant les mêmes procédés formels et morpho-sémantiques. Le problème primordial est la détermination du registre de la langue non-normée dans le but de situer le toponyme selon un axe allant de « populaire » vers « argotique ». Le niveau d'argotisation d'un toponyme dépend : a) des situations dans lesquelles il est employé et b) des groupes sociaux qui l'utilisent. Nous rendant compte de la complexité des fonctions que le toponyme peut englober en argot commun, nous proposons le terme d'« *argotoponyme* » pour désigner « *tout toponyme différant de la forme officielle et pouvant comporter plusieurs niveaux d'argotisation compte tenu de ses diverses utilisations en situation* »⁸. On abandonne alors la classification inopératoire entre des toponymes officiels et des toponymes non-officiels et des variations selon le contexte d'usage.

Dans notre mémoire de D.E.A., nous avons essayé d'attirer l'attention des argotologues sur le rôle non négligeable du toponyme en argot d'un point de vue chronologique.

En argot historique, l'apparition même du nom propre (c.-à-d. de chaque unité avec l'initiale en majuscule) dans quelques ouvrages, posait un grand problème de repérage (« de qui / de quel endroit on parle »), ce qui renforce l'hypothèse que le nom d'un lieu extrêmement important pour un groupe hors la loi devait avoir son synonyme argotique pour des besoins cryptiques évidents. Mais le toponyme, parfois inexistant, y apparaît également encadré dans une locution figée (p. ex. la locution « *aller à Ruel* » dans les Ballades de François Villon⁹, donc du lexique des fameux Coquillards, devrait se traduire comme « ruer » par l'attraction paronymique – dans le sens de « tuer » dans leur Argot). Ce n'est que le recueil des expressions argotiques dans les bagnes de Vidocq¹⁰ (d'où sont tirés p. ex. les argotoponymes « *Pantin* » ou « *Pantruche* » pour Paris), qui a amené des lexicographes et parfois des pseudo-philologues à rassembler le lexique des couches marginales de la société parisienne.

En comparant l'argot traditionnel, plus spécialement les dictionnaires d'argot qui datent du tournant du XIX^e – XX^e siècle, et les toponymes issus du questionnaire dans la banlieue de Paris (La Courneuve)¹¹, on observe des variations :

⁸ Alena Podhorná : *Toponymie et argots : les argotoponymes en français contemporain des cités (L'exemple de la Cité des 4000 à La Courneuve, Seine-Saint-Denis)*, Mémoire de D.E.A. sous la direction de Jean-Pierre Goudaillier, Université René Descartes, Paris 2002, p. 18.

⁹ cf. Armand Ziwes : *Le jargon de maître François Villon*, Éditions Marcel Puget, Paris 1954.

¹⁰ cf. Louis-Jean Calvet : *L'argot, Que sais-je?*, n° 700, PUF, 1994, pp. 26–28.

¹¹ La source importante des relevés argotoponymique semble être également l'observation des inscriptions illicites – des tags – qui servent à l'analyse fonctionnelle des dénominations

un glissement géographique du centre-ville à la périphérie et une utilisation par une classe d'âge spécifique : à la différence du vieil argot, l'argot contemporain est inventé et parlé par les adolescents.

Cependant, le lexique de l'argot traditionnel est réutilisé en argot des jeunes avec des glissements de sens fréquent. On voit renaître, par exemple, l'ancien « *Paname* » (Paris) dans le parler des jeunes banlieusards. Les vieux termes argotiques servent souvent comme mots de départ pour la verlanisation, le verlan étant le procédé de codage symbolisant cette nouvelle culture en quête d'identité.

C'est aussi le cas du nom d'un grand ensemble courneuvien de *La cité des 4000* qui pour son argotoponyme emprunte à la thématique de l'argent du vieil argot. Un « sac » étant, en argot traditionnel, la somme de 1000 francs anciens (par métaphore, mille francs de l'époque permettait d'acheter un sac de marchandises), ce terme, après avoir été verlanisé en « keus », a été introduit dans la toponymie locale. La métaphore évidente identifiait les 4000 francs anciens, donc 4 sacs, et le nombre de logements : La cité des 4000 logements devenant ainsi « (*la cité des*) 4 keus » [kat'kœs] ¹².

L'argot traditionnel n'emprunte son lexique qu'aux formes régionales du français, ceci en nombre très limité. Par contre, l'argot des jeunes des cités emprunte beaucoup aux langues étrangères, surtout aux langues d'origine des jeunes immigrés (arabe, berbère, wolof, etc.), mais aussi au tsigane ou à l'anglais (surtout le vocabulaire des Noirs américains par le biais du rap). Le trait particulier des argotoponymes est l'*absence totale d'emprunts*, car la réalité décrite par un nom de lieu est unique, logiquement irremplaçable par aucune dénomination étrangère.

Du point de vue morpho-sémantique, l'évolution a touché surtout les procédés formels tandis que les procédés sémantiques, tels que la métaphore et la métonymie, restaient toujours très fréquents et d'un point de vue fonctionnel, relativement uniformes.

En ce qui concerne les cryptages à clef, ils reflètent à la fois une intention cryptique et le plaisir du jeu. Le vieil argot connaît la prolifération des procédés, tels que le largonji / le louchébem – basé sur le déplacement de la consonne initiale à la fin du mot tout et son remplacement par un L (p. ex. la prison de *La Force* devient « *La Lorceffe* », év. « *La Lorcefée* ») ou bien le verlan. La toute première attestation de ce dernier procédé date de 1842¹³ et relève justement d'un

rassemblées par le questionnaire (cf. Alena Podhorná : *Toponymie et argots*, op.cit., pp. 150–155).

12 sac [sak] > *[sakø] > *[køsa] > [kœs] keus. Cette dénomination a dû se créer avant le passage aux francs nouveaux (avant 1961 donc), car aujourd'hui, le terme du sac est connu dans le sens de dix francs uniquement.

13 Pierre Guiraud : *L'argot*, op.cit., p.45. Selon lui, le verlan n'a jamais cessé d'être parlé depuis.

toponyme : *le bagne de Toulon* était crypté en argot en « *Lontou* ». À l'époque de l'argot traditionnel, le verlan n'a pas eu encore la fonction identitaire qu'il a reçue dans la période de son essor contemporain dès les années 80¹⁴. Dans la banlieue actuelle, le verlan est un signe linguistique de ce que Labov appelle « la culture des rues »¹⁵. L'importance de la fonction identitaire du verlan dans les conditions actuelles de la fracture sociale a été menacée par l'intérêt des médias pour cette particularité lexicale et par l'usage purement conniventiel et ludique des jeunes lycéens et des « Français de souche ». Or, ces menaces ont été limitées par de nouvelles créations et par la reverlanisation des termes qui ont rejoint l'argot commun. Le verlan sert aux jeunes défavorisés comme moyen de défi contre la stigmatisation des banlieues : par exemple, le terme négativement connoté de « cité » est remplacé par sa forme verlanisée « *téci* » avec un sens affectif pour les jeunes¹⁶. De façon plus ludique et conniventielle, on rencontre fréquemment les formes verlanisées de Paris en « *Ripa(s)* », de La Courneuve en « *Neu(e)cour* », du Bourget en « *Getbour* », etc.

Le tiret intersyllabique est parfois inséré entre les syllabes verlanisées (*Barbusse* > *Busse-bar*, *Get-bour*) ce qui prouve soit le caractère néologique du terme, soit la volonté de l'auteur de faire distinguer le mot d'origine par le lecteur ; or, cela ne touche pas la prononciation qui reste liée sans pause. Les problèmes de la graphie de mots argotiques (créés dans le but de communication verbale non-écrite) sont très fréquents. On y observe également la mode de l'usage des chiffres et des lettres en majuscules suivant le modèle admiré de la culture des rues américaine. Le tiret intersyllabique y est très fréquent : ainsi la cité devient « *G-T* », « *G-bour* » est Le Bourget verlanisé et la cité Inter se voit écrit « *Iter* » (preuve de la perte totale de l'opposition entre les nasales [ɛ̃] et [œ̃]). Il ne faut pas oublier la prononciation argotique / symbolique du chiffre 93 du département Seine-Saint-Denis comme « *neuf-trois* » par ses fiers jeunes habitants qui revendiquent ainsi leur appartenance à la culture des rues.

La troncation reflète les tendances les plus divergentes entre l'argot traditionnel et moderne. L'apocope est un phénomène fréquent non seulement en argot, mais au niveau des argotonymes, elle reflète une sorte de familiarité ensemble avec l'économie langagière, donc relevant plutôt de l'argot commun. En argot

14 Verlan : simple permutation des syllabes « à l'envers » au départ, mais devenant plus en plus compliqué à déchiffrer hors de la banlieue, suite à sa vulgarisation auprès des jeunes parisiens de toutes couches sociales.

15 cf. William Labov : *Language in the Inner City: Studies in the Black English Vernacular*, 1972.

16 J.-P. Goudaillier explique le verlan comme « une distanciation effective par rapport à la dure réalité du quotidien, ceci dans le but de pouvoir mieux la supporter » et donne des exemples de cette interstice géographique : « parler du *toqué*, de la *téci*, du *tierquar* et non pas du *ghetto*, de la *cité*, du *quartier*, où l'on habite ». (Jean-Pierre Goudaillier : *De l'argot traditionnel au français contemporain des cités*, In : *La Linguistique*, vol. 38, fasc. 1, Paris 2002, p.18.)

traditionnel, l'apocope (p. ex. « *Le Sébasto* », « *Monpar* », « *Mouffe* », etc.¹⁷) était souvent suivie par la resuffixation. Les suffixes productifs à l'époque possèdent soit une connotation dépréciative (-aille, -oche, -ouse: p. ex. « *Saint Denaille* » < *Saint Denis*, « *Bastoché* » < *Bastille*, « *La Viltouse* » < *La Villette*, etc.), soit une connotation familière (-anche (-ange), -uche: « *Lillange* » < *Lille*, « *Pantruche* » < *Pantin* = *Paris*, « *Ménilmuche* » < *Ménilmontant*, etc.) ou bien, ils sont tout simplement à la mode (-go(t), -o(t): « *Versigo(t)* » < *Versailles*, « *Saint-Lago* » < *prison de Saint-Lazare*, « *Montparno* » < *Montparnasse*, etc.). L'aphérèse (p. ex. « *Topol* » < *Sébastopol*) ou le redoublement après apocope (p. ex. « *Neu-neu* » < *Neuilly-sur-Seine*) sont des procédés marginaux. En revanche, aucun exemple de resuffixation régulière ou de redoublement n'a été relevé dans mon corpus des argotoponymes créés par les jeunes des cités.

Les argotoponymes modernes sont soumis à l'apocope beaucoup plus souvent qu'à l'aphérèse¹⁸ (p. ex. « *La Deuze* », « *La Preums* », « *Inter* », « *Auber(s)* », etc.¹⁹). L'apocope s'introduit également suite à la verlanisation (p. ex. « *Sim* » < *Massy*).

Parmi les procédés sémantiques repérés dans le corpus d'argotoponymes, c'est surtout la métaphore et la métonymie qui, dans les intentions crypto-ludiques, dominent la production des néologismes argotoponymiques. Le vieil argot fournit la métaphore de « *La Butte* » pour *Montmartre* ou la dénomination métonymique de *Paris*: « *Pantin* » (du nom de la commune dans son agglomération).

Il est intéressant de mentionner, que les toponymes ont joué souvent le rôle important dans les calembours, dans les expressions ironiques ou euphémiques et dans les périphrases populaires dans le vieil argot (p. ex. *avoir un œil à Paris et l'autre à Pontoise* = loucher, *Pays-Bas* = postérieur, *Mademoiselle du Pont-Neuf* = prostituée, etc.)

La sémantique dans les grands ensembles est beaucoup plus compliquée. On trouve des dénominations basées sur l'analogie des formes, tels que: « *les 4 étages* », « *les 15 étages* » ou « *les tours* »²⁰ ou bien motivées par la toponymie des promoteurs de la conception urbanistique (p. ex. « *La cité Blanche*²¹ », « *Les 15 pistaches* », etc.) qui ont attribué aux cités des noms de couleurs ou des noms symbolisant l'avenir joyeux (tels que *La cité Bleue*, *La cité de l'Avenir*, etc.) au-

17 Respectivement *le boulevard Sébastopol et son quartier*, *le quartier Montparnasse*, *la rue Mouffetard*, etc. Ce type de dénomination prenait le nom d'un boulevard ou d'une place centrale pour le nom de tout le quartier. En vieil argot, ce sont surtout les noms des quartiers populaires ou les noms des prisons qui possédaient des équivalents argotiques.

18 L'aphérèse en toponymie est peu productive par rapport aux noms communs.

19 Respectivement *La deuxième cité* (partie sud de l'ensemble dit 4000 sud), *La Première cité* (partie nord de cet ensemble), la cité autour de l'ancien *Intermarché*, *Aubervilliers*, etc.

20 Signifiant respectivement l'ensemble des bâtiments ayant 4 ou 15 étages ou la forme des tours. (dans la cité des 4000 nord).

21 On peut estimer également qu'il y a un lien crypté au problème de la drogue dans cette cité, la blanche signifiant l'héroïne en argot.

jourd'hui devenus involontairement ironiques dans la situation de dégradation des immeubles et d'insécurité sociale omniprésente. Le besoin de diversification de différentes parties du grand ensemble a alimenté l'argotoponymie locale en termes métaphoriques, tels que *la Première cité* = « *la Preums* » et *la Deuxième cité* = « *la Deuze* » ou bien métonymiques (« *la cité Inter* » ; par métonymie de l'ancien supermarché *Intermarché* situé au pied de ces immeubles, aujourd'hui remplacé par Franprix, mais l'argotoponyme est conservé). Or, la plus grande partie des relevés métaphoriques renvoient à l'image négative de la banlieue. Les conditions de vie dans une cité « chaude » sont confirmées en argotoponymie par l'usage très fréquent des termes renvoyant à la drogue (p. ex. « *la rue des vendeurs de techi* », « *la cité des dileurs* », etc.²²), à la bagarre (p. ex. « *la ville de Tueur* », « *93 sang XX* », « *le boulevard de la Mort* », etc.²³), à l'appartenance aux groupes de pairs (« *l'immeuble de 4 frères* », etc.) ou bien à l'exclusion de la culture des rues (p. ex. « *cité Bourge* », « *cité des bouffons* », « *rue Tamère* », etc.²⁴). Les argotoponymes reflètent nettement la situation socio-ethno-économique des banlieues défavorisées. On y observe un fort attachement résidentiel, la fierté et le défi nécessaires pour l'auto-identification des adolescents dont la perception culturelle est partagée entre celle de la culture dominante, qui les stigmatise et celle de la culture ethnique de leurs parents à laquelle ils n'appartiennent plus entièrement. La cité devient donc leur propre culture à eux.

L'importance de toute étude argotoponymique, surtout au niveau des microtoponymes, repose sur le fait que les jeunes remodelent dans leur langue l'espace habité non pas selon les critères administratifs mais selon le besoin pratique (et symbolique²⁵). Les noms des rues artificiellement marquées entre les tours et les barres ne correspondent pas à la réalité quotidienne de la fréquentation des lieux et parfois y font défaut les dénominations qui faciliteraient le repérage dans les cités uniformes de béton.

La possibilité de comparer nos relevés avec ceux de David Lepoutre, qui analysait le même espace (La cité des 4000), a permis de mettre au jour les tendances évolutives des argotoponymes : un argotoponyme émanant généralement d'un groupe de pairs peut soit être un néologisme à court terme soit pénétrer dans le parler commun des jeunes et être éventuellement repris par l'administration qui

22 techi – verlan du shit (la résine de cannabis en argot américain).

23 *93 sang XX* est un cryptage du code postale de La Courneuve (93 120).

24 bourge – apocope du bourgeois, bouffon – synonyme à la personne n'appartenant pas à la culture des rues.

25 David Lepoutre signale que : « cet enjeu de définition de l'espace ne présente bien entendu d'intérêt et de sens que pour les adolescents de la culture des rues, car ils sont [...], les seuls habitants du grand ensemble à pouvoir retirer un quelconque profit symbolique de leur appartenance à ces lieux ». (David Lepoutre : *Le cœur de banlieue, codes, rites et langage*, Odile Jacob, Paris 1997, p. 53).

cherche à faciliter l'orientation dans les grands ensembles (p. ex. « *La Tour* », « *Inter* »²⁶).

L'espace relativement trop petit, par rapport aux emplacements géographiques du corpus en vieil argot, a néanmoins permis de découvrir un réseau sociologique intéressant. Il reste à croire que l'argotologie sera reconnue comme un champ d'investigation important également dans les linguistiques de l'Europe centrale.

Bibliographie :

- CALVET Louis-Jean : *L'argot, Que sais-je?*, n° 700, PUF, 1994, 127 pages
 CHLOUPEK Jan et al. : *Stylistika čestiny*, SPN, Praha 1991, 296 pages
 DAUZAT Albert : *Les Argots : caractères, évolution, influence*, Delagrave, Paris 1929
 ESNAULT Gaston : *Dictionnaire historique des argots français*, Larousse, Paris, 1965
 FRANÇOIS-GEIGER Denise : *L'Argoterie; recueil d'articles*, Sorbonnargot, Paris 1989, 168 pages
 GOUDAILLIER Jean-Pierre : *Comment tu tchatches! Dictionnaire du français contemporain des cités*, Maisonneuve&Larose, Paris, 3^e éd., 2001, 304 pages
 GOUDAILLIER Jean-Pierre : *De l'argot traditionnel au français contemporain des cités*, In : La Linguistique, vol. 38, fasc. 1, Paris 2002, pp. 5–23
 GUIRAUD Pierre : *L'argot, Que sais-je?*, n°700, PUF, Paris 1973, 126 pages
 JAKLOVÁ Alena : *Budeme argot nově definovat?*, In : Slovo a slovesnost, 60, 1999, pp. 293–300
 LABOV William : *Language in the Inner City: Studies in the Black English Vernacular*, 1972, traduction française *Le parler ordinaire : La langue dans les ghettos noirs des États-Unis*, 2 vol., Minit, Paris 1978, 351+174 pages
 LEPOUTRE David : *Le cœur de banlieue, codes, rites et langage*, Odile Jacob, Paris 1997, 362 pages
 PODHORNÁ Alena : *Toponymie et argots : les argotoponymes en français contemporain des cités (L'exemple de la Cité des 4000 à La Courneuve, Seine-Saint-Denis)*, Mémoire de D.E.A. sous la direction de Jean-Pierre Goudaillier, Université René Descartes, Paris 2002, 189 pages
 ZIWES Armand : *Le jargon de maître François Villon*, Éditions Marcel Puget, Paris 1954

²⁶ Les vieilles motivations une fois oubliées (ce qui sera bientôt le cas de la cité *Inter*), les mots d'origine argotique entrent dans la toponymie standardisée.